

BARREAU DE TOULOUSE

Séance solennelle d'ouverture de la Conférence du Stage

24 Janvier 1981



DISCOURS
de M. le Bâtonnier Souquières



DISSERTATION

par M^e Sabine GOURINARD

Médaille d'Argent

Lauréate de la Conférence du Stage

Prix Laumont-Peyronnet

DELINQUANTS ET ECOLOGISTES CHEZ LA FOLLE DE CHAILLOT

Prescience et sagesse de Giraudoux

« Le monde est plein de mecs. Ils mènent tout, ils gâtent tout. » (1)

Voici, Monsieur le Premier Président,
Monsieur le Procureur Général,
Monsieur le Bâtonnier,
Mes chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,

voici la terrible nouvelle que Louis Jouvét confia à Marguerite Moreno, le soir du 19 décembre 1945, sur la scène de l'Athénée.

Cette nouvelle, d'où venait-elle ?

« Je fixe l'action d'actionnaire à cent dix, taux de l'action d'obligationnaire, ce qui me donne le droit de la revendre à cent douze, de sorte que sa quotation s'établit après flottement provoqué à 91 1/5... Légère rumeur de guerre lancée par mes agents. D'où émotion dans la clientèle. D'où rachat par nous (...). Pour l'obligation (...) méthode inverse. J'assure la hausse normale par la baisse temporaire. Je rends négociable au porteur le titre nominatif incessible par la prolongation du délai imprescriptible et l'annonce de la répartition fictive du dividende réel. D'où panique chez les souscripteurs. Deux suicides, dont l'un de général. D'où rachat massif par notre société... légère rumeur de paix... D'où rachat enthousiaste par ceux des souscripteurs que ma première opération n'a pas complètement ruinés. » (1)

A la terrasse de « Chez Francis » place de l'Alma, trois financiers véreux et un prospecteur aventurier complotent une escroquerie : placer les actions d'une société fictive prétendument consacrée à la prospection pétrolière du sous-sol parisien. Afin de rendre leur entreprise vraisemblable, un jeune homme, tombé en leur pouvoir pour un chèque insuffisamment approvisionné, doit dynamiter la demeure de l'ingénieur qui interdit les forages du sous-sol parisien. Au dernier moment ce jeune homme préfère se jeter dans la Seine. Assommé avant d'avoir touché l'eau par le sauveteur néophyte du pont de l'Alma, ce noyé de terre est réconcilié avec la vie par Aurélie, la Folle de Chaillot (alias Marguerite Moreno). Cette grande dame apprend à cette occasion du chiffonnier

(alias Louis Jouvet) que le monde file un mauvais coton, que le monde est plein de profiteurs, de mecs qui gâtent tout. La croisade contre les adorateurs du Veau d'Or s'organise : tout le petit peuple parisien est enrôlé : chiffonnier, garçon de café, Irma la plongeuse, fleuriste, chanteur, jongleur, sergent de ville, sourd-muet, marchand de lacets. La stratégie est aussitôt arrêtée : adresser à tous les financiers de Paris une note confidentielle : « des sources de pétrole, dont le tampon d'ouate ci-inclus, imbibé dudit liquide, vous permettra de juger la qualité de olfactu, ont été découvertes à Chaillot. Venez sans retard, par les moyens les plus rapides, seuls ou avec vos associés et consorts, au 21, de la rue de Chaillot. On vous conduira à la nappe elle-même et à la digne personne qui en est la seule propriétaire. » (1)

Le piège fonctionne, et Aurélie parvient à perdre ses ennemis dans un oubliette révélée par l'égouttier.

D'abord déconcertés, certains critiques s'étonnent : une intrigue artificielle ; pas de caractères psychologiquement complexes et donc véridiques, mais plutôt des silhouettes, représentations schématiques de l'innocence ou de la malignité. Une féerie satirique, pas une comédie de mœurs comme on les aime à cette époque.

Cependant la poésie giralducienne, admirablement servie par des acteurs exceptionnels, assure le succès.

Pour accompagner la victoire, les mêmes critiques cherchent alors à rester dans le ton mais, mal inspirés, usent et abusent de qualificatifs que Giraudoux lui-même évitait avec soin comme les « parasites des caves et des bateaux » (2) : diaprures, irisations, facettes miroitantes, feux d'artifices, fluorescences... et autres verroteries. C'était bien mal rendre compte d'une poésie d'expression populaire, usant de la langue paysanne, mais pour exprimer des pensées et des sentiments nouveaux, par l'image, l'allégorie, ou encore l'énumération, cette « forme laïque de la litanie » (3).

Mais la poésie est un langage qui se mérite avant de se comprendre : chacun n'y trouve que ce qu'il peut porter en lui. En 1945, mort depuis deux ans, Giraudoux interpelait à titre posthume des Français surtout soucieux de questions sociales, occupés qu'ils étaient à rebâtir la société française. Comment donc s'étonner qu'ils aient ressenti la pièce comme le heurt anecdotique de deux classes, de deux groupes sociaux, le bon peuple contre les méchants financiers. Tout le reste demeurait dans les prisons des métaphores poétiques encore incomprises. Lorsque le poète a du génie, les peines peuvent être longues, dans ces prisons.

Vingt-deux ans, c'est la peine endurée par cette dénonciation des affairistes parasites et de leurs manœuvres frauduleuses : « Ils n'ont aucun métier. Quand ils se rencontrent ils chuchotent et se passent des billets de cinq mille. On les trouve près de la Bourse, mais ils ne crient pas, près des îlots des maisons qu'on va démolir, mais ils ne travaillent pas, près des tas de choux des Halles, mais ils n'y touchent pas. Devant les cinémas, mais ils regardent la queue, ils n'entrent pas. Autrefois les denrées, les pièces de théâtre avaient l'air de se vendre elles-mêmes, de se présenter elles-mêmes. Maintenant tout ce qui se mange, tout ce qui se voit, tout ce qui s'entend, et le vin, et le spectacle, on dirait qu'ils ont un mec, qui les met sur le trottoir et les surveille sans rien faire » (1).

Vingt-deux ans en effet avant que l'ordonnance du 23 septembre 1967 ne relance la lutte contre l'affairisme. Elle institue une Commission des Opérations de Bourse chargée de contrôler les informations sur les sociétés qui font publiquement appel à l'épargne et évite ainsi les suicides de généraux.

Vingt-sept ans, c'est la peine endurée par cette dénonciation des pollueurs : ils « ont la conscience trouble. (...) ils ont jeté toutes les rognures et tous les déchets de leur vie » (1).

Vingt-sept ans aussi, c'est la peine endurée par cet aveu du prospecteur : « Quand nous aurons vidé notre planète de ses équilibres et de ses dosages internes, elle risque de prendre un jour le parcours non aimanté dans les chemins du ciel... Tant pis pour nous. Puisque l'homme a choisi d'être non pas l'habitant mais le jockey de son globe, il n'a qu'à courir le risque de la course » (1).

Vingt-sept ans puisque en effet il fallut attendre 1972 et le Club de Rome pour obtenir un volumineux et très technique rapport, qui ne dit rien de mieux quant au fond, mais qui venait en son temps et qui a ouvert la voie à quelques accords internationaux de contingentement des ressources naturelles, et à la plupart des législations sur l'Environnement.

Trente-trois ans, c'est la peine endurée par ce constat d'un des financiers véreux : « Quelle est la seule sauvegarde, la seule condition d'un monde vraiment moderne : c'est un type unique de travailleur, le même visage, les mêmes vêtements, les mêmes gestes et paroles pour chaque travailleur. Ainsi seulement le dirigeant en arrive à croire qu'un seul humain sue et travaille. Quelle facilité pour sa vue, quel repos pour sa conscience ! » (1).

Trente-trois ans en effet avant que nous n'ayons compris qu'un programme apparemment aussi utopique, et effectivement condamné par l'échec chinois, pourrait bien devenir réalisable par les moyens de la technique. C'est vers la fin de la dernière décennie qu'uniformisation et informatisation parurent pouvoir devenir synonymes. Et c'est le 6 janvier 1978 que fut promulguée la loi dite : « informatique, fichiers et libertés ».

*
**

Etonnante prescience d'un poète. — En quelques phrases voici devinés et dénoncés la plupart des pervers sociaux dont l'actuelle prolifération pourrait caractériser notre temps : gros affairistes, grands pollueurs, énormes gaspilleurs, et dangereux indiscrets.

Mais il y a plus étonnant encore : Giraudoux propose un remède totalement utopique en son temps et qui cependant pénètre de plus en plus la conscience du nôtre. Les yeux innocents d'Aurélié voient en effet la disparition des mecs compensée par l'apparition de groupes d'hommes aimables et souriants, qui se présentent à elle comme des protecteurs désintéressés de la nature animale et végétale. C'est leur bonté qui a fait disparaître les mecs. « Ils étaient méchants. (...) L'orgueil, la cupidité, l'égoïsme les chauffent à un tel degré de rouge que s'ils passent sur un point où la terre recèle la bonté ou la pitié, ils s'évaporent » (1). Tout est donc clair : pour ne pas devenir des mecs et pour les neutraliser, il faut résister aux tentations d'orgueil et de cupidité. Le meilleur moyen d'y arriver est de protéger la nature qui est simplicité et innocence. Ainsi obtient-on en retour ces qualités pour soi-même. « La nature est l'antidote des poisons humains » (4).

Ce remède naturel, Giraudoux n'en est pas l'auteur exclusif. On peut en trouver beaucoup d'autres prescriptions. Et depuis longtemps, depuis François d'Assise au moins.

Chaque époque a ses exemples. Ainsi, à l'orée de ce siècle, trois écrivains illustrent particulièrement cette tendance : Kipling, Selma Lagerlöf, Colette « qui marche pieds et âme nus et a eu la première près d'elle de vrais chiens et de vrais chats » (5).

Mais de nos jours s'observe incontestablement une expansion sans précédent de ces idées. Deux témoignages privilégiés. La vision cosmique d'Alejo Carpentier (6), ses descriptions entrelacées du règne animal, du règne végétal et du règne minéral, le commentaire cosmique de l'action humaine, l'état de l'homme souligné par un état du monde, l'homme sensible à l'harmonie des mondes et en accord avec elle. Une réflexion aussi de Marguerite Yourcenar : « Je me dis souvent que, si nous n'avions pas accepté, depuis des générations, de voir étouffer les animaux dans les wagons à bestiaux (...) personne, pas même les soldats chargés de les convoyer, n'aurait supporté les wagons plombés des années 1940-1945 » (7).

Une fois encore Giraudoux avait donc pressenti notre époque. D'autant plus, diront certains, que les monologues de Suzanne (8), perdue sur une île du Pacifique, préfigurent étrangement le discours collectif de ces troupes militantes, souvent jeunes, toujours enthousiastes, qui aspirent elles aussi, et fort légitimement, à un monde que l'homme n'aurait pas gâté par un acharnement déplacé, maladroit ou cupide.

★
★

Précurseur de ces groupes, Giraudoux n'a-t-il pas manqué de sagesse ? N'est-il pas responsable de tous les comportements qu'on y observe, même les moins justifiables ? Les convictions collectives finissent souvent par reposer sur des effets de foule, et les déviations deviennent inévitables. Que dire de ces troupes qui fondent leurs certitudes sur la seule force incantatoire de quelques mots imprudemment empruntés au jargon scientifique, et particulièrement sur ce vocable qu'ils croient nouveau : écologie ! Pauvre Ernst Haeckel, zoologue fondateur de l'écologie scientifique, la vraie... en 1866 !

Doit-on tenir Giraudoux pour responsable de ces armées casquées qui arrêtent chantiers et implantations lorsqu'elles les jugent préjudiciables aux équilibres naturels, tenus pour originels ? Est-il responsable aussi de ces hordes qui battent nos campagnes à la poursuite de l'innocence primordiale, de l'authenticité naturelle... et parfois aussi d'un coin isolé pour y établir d'exotiques cultures.

Comment répondre sans mieux connaître Giraudoux, sans avoir retracé les influences qui ont façonné sa pensée.

★
★

D'abord une enfance limousine, tout contre une nature encore respectée, parmi « les ruisseaux discrets et coulant à pleins bords entre les vergnes, les pentes où le topinambour cache la perdrix et l'avoine le lièvre (...), cette campagne sans secret et sans pittoresque, mais sur laquelle le moindre brouillard, la moindre pluie, le moindre éclat de lune apportent des mystères et des promesses qu'ils refusent aux montagnes et à la mer, l'œuf d'alouette au coin du sillon, le cormier solitaire » (9).

Toute sa vie, cette harmonie cosmique demeura la source de l'esthétique de Giraudoux. Dans ses jeunes années ce sera aussi l'unique fondement de sa morale : être juste, c'est agir en conformité avec sa nature, c'est avoir préservé l'innocence qu'illustre si bien la vie animale. « Le loup mangeant la colombe n'est pas moins innocent que la colombe expirante. L'être innocent n'est pas l'être inoffensif, il est dangereux dans la mesure où sa force physique, ses ongles, ses dents sont dangereux (...), mais il est d'une innocuité morale totale » (5).

Bien vite cependant Giraudoux observe combien cette morale, sa morale, est peu prisée dans la réalité humaine. Les romantiques allemands, certains figuraient au programme de l'agrégation qu'il prépare en 1908, lui ont enseigné qu'effectivement l'homme n'accepte pas d'être limité à sa nature par orgueil. Cet homme s'éloigne alors volontairement de l'univers. La conscience de cette distance entre l'homme et le monde, c'est le péché originel.

Malgré tout Giraudoux se sent lui-même épargné : « Je vis encore (...) dans cet intervalle qui sépara la création et le péché originel. J'ai été excepté de la malédiction en bloc. Aucune de mes pensées n'est chargée de culpabilité, de responsabilité, de liberté. Toutes ces catastrophes qu'a provoqué la faute, meurtre d'Abel, guerre de Troie, Réforme, construction des grands magasins de la Samaritaine, je peux m'en laver les mains, moi seul au monde n'y suis pour rien. Par je ne sais quel lignage, je suis passé à travers les filets de mille générations, ne gardant l'empreinte ou l'odeur ni de la babylonienne, ni de l'athénienne, ni de la carolingienne, à travers les mailles du repentir, du désir » (2).

Par l'œuvre littéraire, en illustrant l'harmonie cosmique, Giraudoux pense alors pouvoir convaincre ses lecteurs d'accepter de nouveau leur nature originelle, obtenant leur rachat. « Mes compagnons reconurent que, dès que je donnais des signes d'intelligence ou que je bavardais, nous nous rapprochions du bonheur et du sol primitif » (2).

De lui-même cependant Giraudoux a compris le danger d'une morale aussi originale. Familier de Bergson, il n'ignorait pas les faits scientifiques concernant l'évolution organique, cet enracinement de l'homme dans le lignage des animaux « tendres précurseurs désaffectés, admirable musée du souffle et du mouvement, n'habitant plus la terre depuis que l'homme est né, que comme une arche de Noé où se conservent les archétypes » (5). Dans ces conditions, inciter l'homme à suivre le modèle animal, n'est-ce pas l'engager dans une régression ? En 1927, dans « Les Sept Péchés Capitaux », Giraudoux s'interroge : « Toute la question est de savoir si dans ce coup d'orgueil l'homme s'est fait ou s'est perdu. Ou les deux à la fois » (10). Cette interrogation n'est bien sûr qu'une affirmation polie : le coup d'orgueil a construit l'homme en lui procurant la conscience et par conséquent la responsabilité ; mais en même temps cette conscience lui a fait perdre son innocence originelle, celle des animaux. L'homme s'est bien construit et perdu à la fois.

Il convient donc encore d'obtenir son rachat, mais en prenant soin de ne pas le détruire. Comme les poisons se nomment toujours orgueil et cupidité, la nature reste le meilleur antidote. Le thérapeute Giraudoux prescrit les mêmes potions, mais, le diagnostic étant différent, les doses le sont aussi. Plus de dose massive. Plus de priorité absolue à une conservation d'une nature réduite aux animaux et végétaux actuels, à la géographie physique actuelle, nature dont paléontologues et géologues nous révèlent la fugacité. La vraie nature, l'homme en fait partie, il en est même l'aboutissement ainsi que les sites et les villes qu'il

construit à la surface de la Terre, beautés fondées sur « le souvenir, l'histoire, l'intimité humaine » (1) et où sont accumulées « les nappes spirituelles qu'ont dégagées depuis des siècles les âmes illustres » (1). « La vie humaine n'est pas un péché (...), une espèce de conjuration contre les arbres et les fleuves, les fleurs et les fourmis ! » (11). « Une civilisation est une conciliation entre l'ordre humain et l'ordre cosmique » (4).

Les comportements de Giraudoux s'accordent à ses idées. Il craint les techniques récentes « non que les techniques récentes soient nécessairement un mal, mais parce qu'elles sont mises au service de l'avidité qui en est un » (7). Il constate « ce qu'on fait avec du pétrole. De la misère. De la guerre. De la laideur. Un monde misérable » (1). Mais c'est ce qu'on fait avec du pétrole, chantage ou surexploitation, qui est condamné, et non la matière elle-même, toujours indispensable pour combattre la misère, tant que les énergies nouvelles ne sont pas au rendez-vous.

Ainsi, après quelques hésitations, Giraudoux a placé sans ambiguïté l'homme au sommet de la chaîne des êtres vivants. Sacrifier le développement de l'homme au profit des animaux et des végétaux, seuls réputés innocents, n'est pas acceptable pour lui. Souhaiter un retour de l'homme à une situation plus proche de la nature anté-humaine lui paraît une régression. Giraudoux n'est donc pas responsable de ceux qui se disent abusivement écologistes.

*
**

Chez Giraudoux, cette place de l'homme au sommet de la hiérarchie des êtres vivants, c'est la vision d'un poète familier de l'âme humaine et des spectacles de l'univers. Peut-on se fier à un poète ? A-t-il la caution de la Science ? Questions actuellement sans réponse, car les hommes de science n'ont pas tous la même vision de la place de l'homme dans la nature. Ils s'accordent pour constater que les mutations qui modifient les patrimoines génétiques, et permettent ainsi l'évolution, sont l'effet du hasard (12). Mais les conclusions qu'ils en tirent sont radicalement opposées.

Pour un grand nombre, ce hasard n'est pas seulement un mot qui exprime l'incapacité d'un esprit humain à appréhender des circonstances particulières, excessivement diverses et complexes. Inconsciemment ils le personnifient et en arrivent à croire qu'ils ont scientifiquement reconnu l'homme comme un être fortuit, isolé dans un univers absurde (12). L'homme est alors le dernier maillon apparu dans la chaîne de la vie, mais rien n'autorise à lui attribuer une quelconque supériorité. Lorsque son expansion ou son industrie menacent les équilibres naturels, il est parfaitement raisonnable de les limiter, comme le bon garde-chasse limiterait un pullulement de renards ou détruirait de trop nombreux barrages de castors. Voici donc découverts les inspirateurs des groupes écologistes qui militent pour le retour à la nature primitive. Les convictions de ces inspireurs s'accompagnent du sentiment de l'absurde qui hanta si fortement Albert Camus. Tout cela est étranger au tempérament de Giraudoux, mais c'est bien de sentiments qu'il s'agit, et non de faits scientifiques.

Aux antipodes de ces options malthusiennes, se situe une autre vision du monde : l'espérance teilhardienne. Paléontologue qui a beaucoup contribué à la description de l'évolution organique, Teilhard de Chardin a cherché à situer l'homme dans la nature par la voie historique. Pour lui, les tendances évolutives observées dans le passé géologique

justifient que soit accordé à l'homme la première place dans la nature. L'homme est en effet l'aboutissement d'une tendance très constante à la complexification et à l'accroissement de la conscience (13) (14). Mais Teilhard est allé plus loin encore. Prolongeant, cette fois dans l'avenir, les mêmes tendances évolutives du passé, il nous convie à une espérance : cet accroissement de conscience nous permettra de toujours concilier l'ordre humain et l'ordre cosmique (13) (14). Le développement de la science et de la technique rendra possible le développement humain sans que la planète soit mise au pillage. « Nous vidons rapidement (et même trop rapidement) nos gisements de fer, de pétrole, de charbon. (...) Un écart de plus en plus grand tend à se développer entre l'étendue totale des terres arables et les besoins de la population mondiale. (...) Mais en revanche, juste à point nommé, ne voyons-nous pas nos physiciens mettre en ce moment la main sur l'énergie nucléaire et nos chimistes circonscrire peu à peu le problème des synthèses organiques ? Qui peut dire où ce mouvement s'arrêtera ? » (13). Notre espèce est comparable à « ces Hyménoptères qui, pour accomplir leur métamorphose doivent trouver près d'eux, en éclosant, une nourriture toute préparée par leur mère » (13) plutôt qu'à « une fleur éphémèrement apparue sur le cadavre minéralisé de millions d'années de Vie enterrée » (13). Giraudoux n'est pas allé si loin dans l'optimisme, mais c'est la même bonne santé morale qui éclate. Cette fois c'est d'éthique qu'il s'agit, plus que de science.

Cette confrontation entre savants ne nous assure guère. Autant donc faire confiance au poète.

*
**

Et maintenant assez d'idées générales, comme dirait Giraudoux, seulement des personnages et des situations.

D'abord les financiers véreux, les prospecteurs gaspilleurs, les promoteurs exploités, les pollueurs assassins de paysages, les agents publicitaires crieurs d'orviétan... Ils sont égoïstes, cupides, orgueilleux, odieux. Là où ils passent « ni le gazon, ni le monument ne repoussent » (1). Ils ont succombé à la passion d'avoir, d'avoir toujours plus. On ne peut que les combattre implacablement, comme Aurélie.

Ensuite les amis de notre planète, les bons écologistes, jardiniers du monde, fonctionnaires arroseurs de la terre, conscients de leurs responsabilités comme le Petit Prince qui parle à sa rose et n'oublie pas de ramoner ses volcans, on ne sait jamais (15). Ces hommes sont souriants et aimables ; ils ont choisi d'être plutôt que d'avoir. Leur exemple nous rend meilleurs. Mais ils sont parfois un peu timides et se laissent ensevelir dans l'Erèbe de l'indifférence et de l'incompréhension. Il faut les aider à s'en libérer, comme Aurélie.

Enfin les pseudo-écologistes. Ceux-là n'étaient pas encore chez Aurélie. Ce sont sans doute des mutations défavorables des précédents, nées récemment de la confusion des idées. Ils se sont fourvoyés mais ne sont pas avides ou égoïstes. Aurélie leur aurait été indulgente, soyons-le donc nous aussi. C'est pourquoi,

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs de la Cour,

c'est pourquoi il faut les condamner, sans sursis, à lire Giraudoux.

NOTES

- (1) Jean Giraudoux, « La Folle de Chaillot », Grasset, 1946.
- (2) Jean Giraudoux, « Juliette au pays des hommes », Grasset, 1939.
- (3) Chris Marker, « Giraudoux », Seuil, 1952.
- (4) René Marill Albérès, « Esthétique et morale chez Jean Giraudoux », Nizet, 1962.
- (5) Jean Giraudoux, « Littérature », Grasset, 1941.
- (6) Alejo Carpentier, « Le partage des eaux », Gallimard, 1980.
- (7) Marguerite Yourcenar, « Les yeux ouverts », Ed. du Centurion, 1980.
- (8) Jean Giraudoux, « Suzanne et le Pacifique », Emile-Paul, 1921.
- (9) Jean Giraudoux, « Et moi aussi, j'ai été un petit Meaulnes », Emile-Paul, 1937.
- (10) Jean Giraudoux, « L'Orgueil » (in « Les Sept Péchés Capitaux », œuvre collective), Kra, 1927.
- (11) Jean Giraudoux, « Intermezzo, Variantes II » ; Théâtre complet, T. XIII, Ides et Calendes, 1947.
- (12) Jacques Monod, « Le hasard et la nécessité », Seuil, 1970.
- (13) Pierre Teilhard de Chardin, « Les singularités de l'Espèce humaine, Annales de Paléontologie, T. XLI, p. 3-53, 1955.
- (14) Pierre Teilhard de Chardin, « La place de l'homme dans la nature », Union Générale d'Éditions, 1962.
- (15) Antoine de Saint-Exupéry, « Le Petit Prince », Gallimard, 1950.

IMPRIMERIE DU CENTRE -- TOULOUSE
